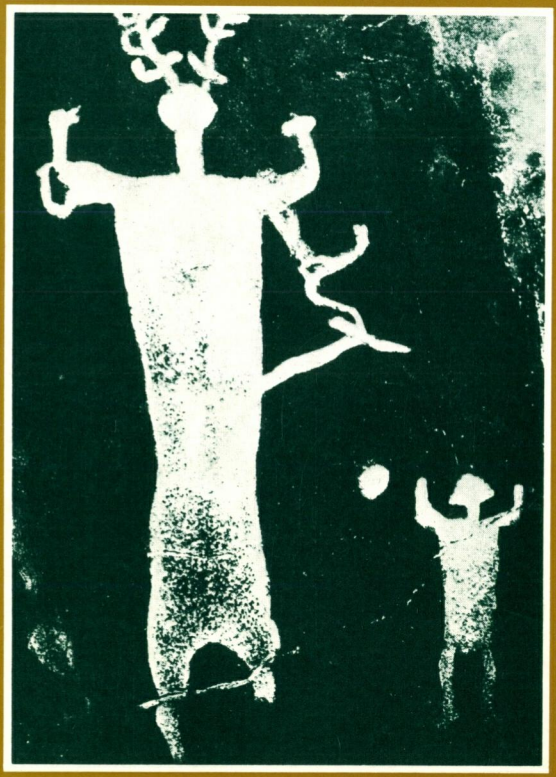
Claude Rabant

Inventer le réel

Le déni entre perversion et psychose



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Inventer le réel

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Aubier-Montaigne

Délire et théorie, 1978.
Clins, 1984.

Claude Rabant

Inventer le réel

Le déni, entre perversion et psychose

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© by Editions Denoël, 1992
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2-207-23955-1
B 23955-8

Extrait de la publication

Introduction

Il y a du destin dans la psychanalyse. Accessoirement des noms propres l'orientent... Freud a pu dire, à l'encontre de quelques prédateurs de son œuvre : « L'analyse est ma création. » Mais en quoi consiste cette « création »? Ne sommes-nous pas, à notre tour, prédateurs de l'œuvre initiatrice?

Toute analyse entreprise invente, par fragments, un nouveau destin pour la psychanalyse : le destin d'un murmure porté au statut de parole. Au début de *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Freud présente l'invention de la *talking cure* par Breuer d'une très belle manière : du murmure de la malade, dit-il, il extrait des mots qu'il lui souffle en retour, pour qu'elle les entende. Il se laisse instruire par ce murmure, et devient le souffleur des mots mêmes surgis dans l'absence et l'insu. Inversant le message presque inaudible, il retourne à la patiente ses propres mots, littéralement pour qu'elle s'y noue. « Dans ses états d'absence... la malade avait l'habitude de murmurer en marmottant pour elle-même quelques mots qui donnaient l'impression de provenir d'un ensemble qui occupait ses pensées. Le médecin, se laissant instruire de ces mots, la mettait dans

Extrait de la publication

une sorte d'hypnose et lui soufflait à nouveau, à chaque fois, ces mots eux-mêmes, afin de lui permettre de se nouer à eux [1]. » Il ne suffit pas que la parole soit dite, encore faut-il que le sujet s'y noue *(anknüpfen)*. Qu'est-ce qui nous lie à la parole, sinon le souffle de l'autre?

Une fois lié à ses propres mots, le sujet peut laisser se déployer les « créations psychiques » qui l'habitent mais dont il n'est pas le maître. Il peut laisser se déployer l'insu. La création de la psychanalyse s'avère isomorphe aux créations des malades eux-mêmes. Comme auteur, le sujet – locuteur, scripteur – n'en est pas davantage le maître. Une *stratégie sans maître*, telle pourrait s'appeler la découverte de l'inconscient. Breuer souffleur de Freud – l'introduisant à sa propre création, à sa propre méthode. Il faut parier ensuite sur un lien – un *Zusammenhang,* selon le vocabulaire freudien – qui plonge dans les pensées, une corde qui permette de tirer au jour, peu à peu, toute la création à partir du murmure même et des mots disséminés, des fragments épars. « La malade s'y prêta et reproduisit de la sorte, devant le médecin, les créations psychiques qui l'avaient dominée pendant ses absences et s'étaient trahies dans ces mots exprimés de façon disséminée [2]. » En quelques traits, toute la pratique, l'invention géniale, est là – prendre le traître mot à la lettre, et le jeter comme un cordage au puits de l'insu.

Mais ce n'est encore qu'une trace, une marque. Ce trait double par lequel l'analyste s'instruit des mots murmurés du patient pour les lui retourner comme au bon entendeur, c'est le *trait unaire* de la psychanalyse – sa marque de naissance. Ce n'est pas encore la psychanalyse même, qui implique, non seulement l'interprétation des créations tirées

1. *Ueber Psychoanalyse.* Fünf Vorlesungen, gehalten zur zwanzigjährigen Gründungsfeier der Clark University in Worcester, Mass., September 1909. *G.W.* VIII, p. 7. Trad. de l'all. Cf. *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, pp. 10-11.

2. *Ibid.*

du puits lorsqu'elles viennent au jour, mais la construction qui se déploie pour les rendre accessibles au discours – c'est-à-dire à la reproduction. C'est pourquoi les « Constructions dans l'analyse » représentent, à nos yeux, l'aboutissement d'une trouée centrale dans toute l'œuvre de Freud – un point majeur par où il est possible de la reprendre. Un de ses points ultimes, un des ombilics par où Lacan l'a reprise. A ce point de passe d'une œuvre à l'autre, l'objet de la psychanalyse apparaît comme cet obscur objet du désir que l'analyse n'arrache pas seulement au refoulement, mais au déni et au désaveu. En ce sens, Lacan ne tire pas seulement l'œuvre de Freud du refoulement mais du déni lui-même et du désaveu où elle était plongée. Il y a du déni, de la *Verleugnung* originaires – c'est la dernière leçon de Freud. Un pas de plus : Lacan reprend à cette bouche d'ombre les traces laissées par Freud (ce qu'on a appelé le « retour à Freud ») pour montrer qu'il faut passer par la forclusion pour accéder au refoulement et à l'inconscient. Le déni de la psychanalyse n'est-il pas au cœur de la psychanalyse même, au cœur de son objet? Et que serait, dès lors, le *passage par la forclusion* qui en lèverait l'hypothèque? Le déni, c'est l'obstacle épistémologique interne, le roc obscur de la trouvaille. Le construire comme forclusion est l'issue donnée par Lacan à l'ultime problème freudien. Construire la forclusion est alors isomorphe à l'élaboration de l'objet, celui désigné dans l'écriture lacanienne par une seule lettre : *a* . La littéralisation de l'objet devient ainsi la réplique à la force du déni qui habite la psychanalyse depuis sa naissance. Dans quelle mesure cette force est-elle liée, précisément, à la question du nom, à celle de sa double face, propre et générale : le nom de Freud, le nom de Lacan *face* à celui de la psychanalyse?

Les autres, les épigones – les angles, les coins du champ, dans le champ, vers ses bords et ses débordements, comment les nommer? Nous sommes les épigones, les angles ajoutés.

Extrait de la publication

Toute analyse, s'articulant sur un nom propre, est épigonale, en coin dans le nom de la psychanalyse. Et toute œuvre écrite, peut-être, en surimpression sur l'œuvre mère, sur la matrice. Mais qu'est-ce qu'une matrice? Le murmure même? Une forme encore inédite, insoupçonnée? Les traces inédites laissées dans le tiroir comme un secret de polichinelle non né mais toujours détourné, subtilisé, sublimé? Les mots soufflés par le souffleur? Freud est-il alors lui-même notre souffleur? Le premier épigone de la psychanalyse? Créateur de la psychanalyse, dira-t-il, je ne suis pas l'inventeur de ses idées premières, fondamentales ou fondatrices, je suis le lieu d'une *cryptomnésie*, d'une mémoire cachée. Créateur parce que lieu d'un oubli, d'un passage par le forclos qui relève le déni en refoulement. Ainsi la création refuse l'originalité, elle repousse l'origine dans un dehors. La chaîne des noms vient voiler tout en la soutenant la création de l'objet. La lettre ne peut se désarrimer entièrement du nom propre, puisqu'elle y surgit comme à son lieu de naissance, et cependant ce jeu des noms la marque d'une malencontre originaire. Et toute l'histoire de la psychanalyse est, peut-être, l'histoire de cette brouille. Peut-être, direz-vous, ne va-t-on qu'en la brouillant plus encore reprendre cette pointe accessoire? Mais peut-on reprendre une œuvre autrement qu'en la brouillant? En la brouillant avec elle-même? En montrant la guerre qui la traverse? La guerre de la psychanalyse, la discorde qui fait de l'histoire des psychanalystes une brouille permanente, commencent au sein même de l'œuvre freudienne, dans sa lutte pour arracher aux ténèbres son objet.

Toute lecture assure la levée d'une cryptomnésie prise dans le texte. La lecture de Freud, comme celle de Lacan, demeure nécessaire en ce sens : déceler notre cryptomnésie quant aux sources de la psychanalyse, traiter l'origine de sa lettre comme une naissance, l'émergence d'un corps à partir d'une matrice sans cesse en train de disparaître à nouveau.

Pourtant, il y avait un échangeur. Caché peut-être, celé ou scellé, au cœur du texte. Nous voulons montrer dans la *Verleugnung* un échangeur du texte freudien, de ce texte avec lui-même, mais aussi avec le texte lacanien, et, sans doute, avec celui de Tausk. Pourquoi? Sous la croisée du refoulement avec l'insu, il y eut d'abord Œdipe, et sous l'inconnu, le complexe (en tous les sens : de la complication, et du complexe parental). Mais avec l'*aveu* de la pulsion de mort – la qualification est de Lacan [1], elle nous arrange ici, car on ne peut guère la croire innocente – tout change. Cet aveu dessine précisément à son entour, avec la force d'un trait noir, et plus fort, plus appuyé que le refoulement, l'existence du désaveu ou déni originaire. Il y a du déni dès l'origine, ou comme origine. A l'origine les traces prises dans un mouvement de désaveu ne se reclassent pas encore dans l'ordre inconscient du refoulement et de l'œuvre. Elles demeurent éparses et disséminées, rejetées et hors scène. Sans doute l'œuvre de Tausk (mais ce sera l'objet d'un autre ouvrage) forme-t-elle la marque et la manifestation d'un rejeté de la psychanalyse naissante concernant la psychose – et aussi concernant la féminité. Il aura fallu alors presque vingt ans (de 1919 à 1937) pour que l'œuvre suicidée de Tausk, à travers l'aveu freudien de la pulsion de mort, porte ses fruits invisibles jusqu'au *glissé* de ce double désaveu ou déni, inscrit – à peine visible – dans les lignes de « Constructions », dont Freud fait finalement la plaque tournante de la psychose au regard de la névrose et de la perversion. Dans le même temps, la *Verleugnung* sert à désigner, par la trouée

1. Séminaire sur *Le Transfert*, 16 novembre 1960. « ... le dernier barrage avant l'accès à la chose dernière, à la chose mortelle, en ce point où la méditation freudienne est venue faire son dernier aveu sous le terme de pulsion de mort. » Editions du Seuil, p. 15. (« ... avant cet accès à la chose dernière, à la chose mortelle, à ce point où est venue faire son dernier aveu la méditation freudienne sous le terme de la pulsion de mort », version *Stécriture*.)

Extrait de la publication

de la répétition, le roc historique de l'œuvre, et la relation générale des œuvres à l'histoire, aussi bien que le roc de la castration, cette double impasse asymétrique des sexes dans leur effort pour sortir du champ œdipien. Que Lacan ait repris cette plaque tournante en partie, à son tour, sous une forme désavouée, explique peut-être les contournements qu'il a dû effectuer le moment venu pour tenter de faire son affaire à l'Œdipe freudien, c'est-à-dire au nôtre. Il nous reste, avec un souffle et des marques encore en partie indéchiffrées, des cordes en vrac qui continuent à errer à mi-réel.

C'est pourquoi, si une œuvre et sa mémoire textuelle, sa mémoire profonde, avec tous les renvois de texte à texte qu'elle promet, promeut ou engendre, se construit, dans ses indécisions mêmes, entre symbolique et imaginaire (et c'est alors de sa forme claire, lisible, qu'il s'agit), elle laisse toujours à inventer le réel qui la guide et la noue à elle-même, donc au destin qu'elle nous envoie aussi en guise de salut, quelque mauvais entendeurs que nous soyons – et c'est alors sa forme obscure, ses racines forcloses ou déniées qui s'offrent à notre invention comme la promesse d'un objet réel. Cet objet, peut-on dire qu'il est le même que celui de l'expérience de l'analyse? Sans doute. Mais au prix de quel jeu d'hypothèses? Au prix de quelle stratégie permanente où l'être s'affronte au démon de l'irréalité? Nous dirions pour notre part que ce jeu ou ce pari consistent à ouvrir un lieu en perpétuel retrait – d'où la folie puisse se prendre à revers, non seulement la nôtre mais plus encore celle des dieux, jusqu'à ce dieu du monothéisme, dont l'Occident a fait sa dernière figure – aveu du désaveu. Donner raison à la folie permettrait alors de constituer, selon le mot de Lacan, une « folie-sophie [1] moins sinistre que le livre de la sagesse ». En

1. On trouve cette expression dans *L'Eloge de la folie* d'Erasme, sous le terme de *morosophoi* (*sages-fols* ou *folie-sophes*) qui vient de Lucien, *Alexander* 40, et qu'on trouve également chez Rabelais, *Tiers Livre,* XLVI. *Cf.* Erasme, *Œuvres choisies,* traduction Jacques Chomarat, Le

Extrait de la publication

sommes-nous là? Rien n'est moins sûr. S'il y a quelque chance que la psychanalyse nous aide à construire une métaphore paternelle un peu moins étouffante que celle du monothéisme et de ses avatars, avec pour horizon ce que nous appellerons l'athéisme de l'inconscient, nous en sommes encore à balbutier, bien en deçà des poètes, comme l'avouait déjà Freud, le nom de la mort.

livre de poche classique, 1991, p. 115, et *Eloge de la folie,* traduction Pierre de Nolhac, GF Flammarion. *Cf.* également la traduction de Thibault de Laveaux, publiée à Bâle en 1780, reprise dans Erasme, *Eloge de la folie*, avec les dessins de Hans Holbein, Le Castor astral, collection « Les inattendus », 1991, p. 8 : « Mais ces fous parfaits, qui veulent qu'on les croie aussi sages que des Thalès, ne méritent-ils pas bien qu'on leur donne le nom de *Morosophes,* c'est-à-dire *sages-fous*? ». La traduction Chomarat introduit le terme de « folie-sophes », alors que Pierre de Nolhac traduisait « les sages-fols ». Est-ce l'influence de Lacan?

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Stratégies de l'analyste

« Car le paradoxe est la passion de la pensée, et le penseur sans paradoxe est comme l'amant sans passion : un médiocre sujet. »

Sören Kierkegaard, *Les Miettes philosophiques,* Seuil, p. 79.

Extrait de la publication

1.

Sur l'interprétation en général

J'aimerais dire que l'interprétation est liée au temps, à l'intenable qu'il figure, et à son maniement. Je formerai donc l'hypothèse :

L'interprétation est ce qui fait de l'irréversible, ou ce qui marque un point comme irréversible.

On n'en déduira pas que, en toute rigueur, l'interprétation soit *a priori* localisable en tel point du champ où œuvre l'analyste.

Bien plutôt, elle peut indexer à l'occasion tout point (parole, geste ou autre) de ce champ. En outre, on peut considérer qu'il existe des degrés dans la valeur interprétative d'un élément. On peut parler ainsi d'interprétation *minimale,* lorsqu'on ne fait que répéter dans un autre ton un mot ou un fragment de mot du patient : degré zéro de l'interprétation.

Ce qui est sûr, c'est que l'interprétation est inséparable du principe d'*après-coup (nachträglich),* lequel agit tout autant sur celui qui émet l'interprétation que sur celui qui la reçoit.

Dans quelle mesure faut-il mettre l'interprétation en relation avec la modalité du savoir qui se marque comme

Extrait de la publication

ce qui ne s'oublie pas? Freud, de façon remarquable, affirmait que ce qui s'apprend dans le transfert ne s'oublie jamais. Ce sur quoi porte ce savoir, c'est le signifiant dans son rapport intrinsèque au temps, à la dissémination [1], voire à la contingence et à l'accidentel. C'est pourquoi on ne peut dire d'une interprétation qu'elle engendre des signes mais seulement qu'elle donne des indices. D'une interprétation, on ne peut faire ni son insigne ni son emblème. Elle a toujours quelque chose d'évanescent et d'insaisissable qui tient à ce qu'il y a de pure temporalité dans le signifiant. L'interprétation se fraye toujours la voie à partir d'une équivoque instable où c'est le sujet qui décide, dans sa propre surprise, de la bifurcation à prendre.

En même temps, dans le meilleur des cas, son effet libérateur tient à ce qu'elle délie, ne fût-ce qu'un instant, la nécessité des enchaînements. D'où, parfois, le rire. Car le rire est le moment où le sujet se trouve à la fois inscrit et délié, et avec lui certains enchaînements, instant fugitif, qui n'est pas non plus sans angoisse, sans une nuance d'angoisse. Si, ne fût-ce qu'un instant, les enchaînements se délient, en effet c'est l'objet, ou du moins le pas-sans-objet qui transparaît.

Si on la distingue plus précisément d'autres modalités du champ analytique, l'interprétation peut se définir comme ce qui fait surgir du temps au sein de l'espace transférentiel, dans ce qu'il peut avoir d'énigmatique. Si nous nous référons

1. J'emprunte ici ce terme à Jacques Derrida pour désigner l'effet de signifiant au-delà de la coupure signifiante et de son *instant,* ce qui implique pour le sujet qui parle un déplacement, une *disruption* plus forte ou plus violente qu'une simple *coupure,* une résonance dans la dimension de la trace, qui met le locuteur en relation avec ce qu'on pourrait considérer comme un *objet fractal* au sens de Mandelbrot (*Les Objets fractals,* Flammarion, 1975) – objet interne au langage lui-même et aux effets de discours. Nous y reviendrons. Sur la distinction entre *dissémination* et *polysémie, cf.* « Signature événement contexte », in J. Derrida, *Limited Inc.,* Galilée, 1990.

Extrait de la publication

à l'article de Freud sur les « Constructions dans l'analyse [1] », un des meilleurs exemples de l'interprétable sera le défaut de prononciation, l'écart minimal (le glissement) : « Gauner/Jauner [2] ». Tel le défaut de prononciation, parfaitement limité à ce point, d'une de nos patientes qui articulait toujours « cheveux » comme « j'veux », et dont un rêve sur « dix heures » pouvait s'interpréter comme « dix sœurs » (horreur pour elle qui souffrait d'en avoir une qui lui avait mangé tant d'espace), qui venaient alors lui barrer la route de l'analyse. L'interprétable typique serait cet écart minimal.

Est-ce là l'irréversible? Ce qui aurait le plus de rapport au temps serait cette façon de tomber, très légèrement à côté – est-ce un hasard?

Si on caractérise l'interprétation par ce trait minimal et par ce rapport à la chute, qu'est-ce qui peut donner un minimum de garantie ou de « cartographie » quant à la connaissance du lieu où elle tombe? Ce sera la distinction et l'articulation de l'interprétation avec les constructions qui, elles, n'ont pas le caractère d'interprétations. Car s'il en va ainsi de l'interprétation, il est exclu qu'elle soit globale, sauf à se trahir complètement elle-même. Elle est toujours fragmentaire, elle porte toujours, comme le dit Freud, sur le fragment, non par défaut ou incapacité, mais par nature. C'est la vertu de l'interprétation d'être fragmentaire, puisqu'en même temps c'est ce qui définit son tact, en la

1. *G.W.* XVI, pp. 43-56. Traduction française dans *Résultats, idées, problèmes* II, PUF, 1985, pp. 269-295. Dans la suite du livre, j'utiliserai de préférence la traduction inédite de cet article, par C. Rabant et J.-M. Pré-Laverrière, préparée pour *Patio* n° 4, « Constructions dans l'analyse et crise de la langue », éditions de l'Eclat, 1985. D'une façon générale, les citations du texte de Freud seront traduites par moi à partir de l'édition des *Gesammelte Werke,* S. Fischer Verlag, dans la mesure où les analyses et commentaires que j'en fais procèdent du texte lu directement en allemand, sans passer par les traductions, si correctes soient-elles désormais. Je donnerai toujours néanmoins les références aux éditions françaises qui me paraissent les plus fiables *(N.d.A.).*

2. *R.I.P.* II, p. 276.

Extrait de la publication

distinguant de tout ce qui pourrait jouer sur des effets de globalité, en retirant du même coup à cette globalité son caractère de savoir. Si l'interprétation a un rapport au savoir, à un savoir qui a trait à l'irréversible et à l'inoubliable, ce savoir-là n'est soutenable que par sa fragmentarité, alors que, à l'inverse, en conférant à la globalité constructive la même valeur d'interprétation, on ne pourrait que faire *tomber* l'interprétation dans une collusion, éventuellement délirante, avec le savoir supposé de l'Autre, ce qui est précisément ce à quoi l'analyse prétend arracher le sujet.

Qu'est-ce qui rend l'interprétation possible? Si on se trouve dans un espace de transfert où il n'y a pas suffisamment de chute ou de destructible, dans un espace de réversibilité, de stabilité trop générales ou trop fortes, il semble qu'alors l'interprétation ne soit pas possible.

Dans la préface qu'elle a écrite au livre de Bruno Bettelheim [1], Michèle Montrelay cite les *Récits d'un pèlerin russe,* où est décrite la pratique de certains mystiques, qui consiste à automatiser tellement certaines formules mentales ou certaines phrases, à les répéter si continûment, qu'une coïncidence métronomique finit par se créer entre la phrase et le corps, le rythme cardiaque, etc. Si l'on prenait cette isomorphie pour modèle, on aurait un espace de complète réversibilité ou de parfaite homéostase entre corps et langage qui, en tant que telle, exclurait toute possibilité d'interprétation, toute possibilité qu'il y ait de l'énonciation. Il faut donc qu'il y ait de la chute, de l'écart, de la différence – ou si l'on veut du fractal.

C'est pourquoi il est toujours dangereux de chercher l'interprétation, de la chercher dans un *sens,* il est toujours risqué de laisser le délire de la langue se substantifier dans un point qui fait masse ou catastrophe, comme nous le

1. *Freud et l'âme humaine,* Robert Laffont, 1984, p. 40.

Extrait de la publication

Inventer le réel

L'homme souvent nie la réalité. Il peut la nier en construisant un délire, il peut la nier en fabriquant un fétiche, qu'il adore à la place de ce qu'il n'y a pas.
Cette attitude, Freud l'a appelée déni ou désaveu, pour la distinguer du refoulement qui caractérise la névrose. Devant l'insupportable, l'homme fabrique un objet, délire ou fétiche, qui l'en protège magiquement.
Entre perversion et psychose, le déni dessine donc un carrefour. Or, curieusement, les psychanalystes ont presque totalement négligé ce processus, dont ils n'ont pas poursuivi l'élaboration comme ils l'ont fait du refoulement, à l'exception d'Octave Mannoni dans son article : "Je sais bien mais quand même..."
Le but de ce livre est donc de reprendre ce problème là où il a été abandonné, et d'en montrer la fécondité.
La psychanalyse peut-elle agir lorsque la métaphore paternelle fait défaut ? C'est toute la question du traitement des perversions et des psychoses. Construire la métaphore paternelle est alors l'enjeu le plus difficile de la psychanalyse. C'est l'objet de ce livre, qui montre que la psychanalyse n'agit pas seulement sur la mémoire, mais là où il n'y a rien : du vide, de l'absence, en créant de la structure.

L'auteur : ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de philosophie, psychanalyste. Il a été membre de l'Ecole freudienne de Paris, créée par Jacques Lacan en 1964, dissoute en 1980. Cofondateur du Cercle freudien, il a créé la revue *Patio* et récemment la revue internationale de psychanalyse *Io*.

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

Illustration de couverture:
Le Dieu-cerf entouré d'un serpent
civilisation du Val Camonica
© Emmanuel Anati

9 782207 239551
B 23955.8 4.92
ISBN 2.207.23955.1
145 FF TTC

Extrait de la publication